**Ce que la langue fait aux sexes. Et l’inverse.**

Stéphanie Pahud linguiste, Université de Lausanne

Alors qu’onomatopées (« gloups »), emprunts (« tweeter »), néologismes (« cyberdépendant », « belgitude ») et acronymes (« LOL ») viennent de rentrer dans le Robert 2013 en ne faisant sourciller que quelques puristes, la socialiste Sandrine Salerno s’est quant à elle attiré des foudres médiatiques, politiques et populaires en prenant l’initiative d’une campagne de communication et d’information autour du langage « épicène » (entendons « non sexiste »), couronnée par le débat « Parlez-vous françaisE ? ».

Bien que les opposants (et opposantes !) jouent la carte du souci orthographique et morphosyntaxique, du respect de « la » langue française, ce sont en réalité clairement des résistances idéologiques et émotionnelles que la féminisation du langage suscite. Pour preuve, cet extrait d’un courrier de lecteur tiré de la presse romande dominicale : « Les exaspérants “droits humains”, dont on nous rebat les oreilles, vont-ils être suivis par les “droits enfantins” et autres joyeusetés du même acabit ? Pas de doute, la langue française se voit “trafiquée” par toujours plus d’irresponsables aveugles. Nous souhaitons bien du plaisir à Mme Salerno et ses 4000 fonctionnaires dans sa tentative de matraquage stupide de notre langue. Qui a dit que le mot sottise était exclusivement féminin ? ».

Une petite mise au point s’impose. Premièrement, le français est une langue vivante, qui a donc pour propre d’évoluer, d’être perméable aux besoins communautaires en matière d’expression des nouvelles réalités sociales (prenons comme exemple la fraîche attestation, due au succès de l’essai de l’ancien résistant Stéphane Hessel, des « indignés » pour désigner les « jeunes qui manifestent en Europe et aux Etats-Unis pour la justice sociale »). Dériver au féminin quelques vocables, voire en créer d’autres spécifiquement, ne pose donc aucun problème d’ordre linguistique. Plaider l’évitement de l’homonymie (une « marine »/ la « marine »), de l’homophonie (la « maire »/ la « mère ») ou de la disphonie (« écrivaine » sonnerait mal en raison de la présence de « vaine ») relève de l’argumentation fallacieuse : le contexte a toujours permis de ne pas confondre la « coiffeuse » qui coupe les cheveux avec le meuble utilisé pour se coiffer, et aucun écrivain n’a jamais souffert de rimer en « vain ». Nul besoin de redouter non plus l’apparition de clones de « Cinoc », le tueur de mots imaginé par George Perec dans *La vie mode d’emploi* : les mots tombent d’eux-mêmes en désuétude le temps venu. Ainsi en serait-il de « Mademoiselle », s’il devait être démis de ses fonctions citoyennes suite à son éviction officielle du registre administratif. Mais cela ne signerait pas son arrêt de mort pour autant : il resterait dans les imaginaires comme dans les pratiques singulières et l’on pourrait continuer a apprécier (ou pas), pour citer l’actuelle directrice du salon du livre, Isabelle Falconnier (qui animait le débat « Parlez-vous françaisE ? »), « qu’un homme puisse user de flagornerie en appelant mademoiselle une quadra émoustillée ». Quant à l’accord de proximité (« les garçons et les filles sont rentréEs »), qui éviterait une forme de domination masculine symbolique, ce n’est pas une « aberration postmoderne » : il était déjà en vigueur en ancien français et l’est resté jusqu’au 18ème. On peut ensuite discuter de sa pertinence au cas par cas : s’il prend sens dans « les collégiens et les collégiennes sont partiEs en vacances », on voit moins en revanche pourquoi « sexuer » « les abricots et les fraises ont été mangéEs ». Enfin, il n’est pas inutile de lever un malentendu de taille : nul-le n’a jamais eu l’intention d’imposer, stylo rouge à la main, un prêt-à-féminiser. Libre à qui n’est pas dérangé-e de continuer à se servir du masculin générique (« Sophie est professeur »), sachant que le genre grammatical d’un mot n’a rien à voir avec le sexe de l’objet qu’il désigne, et que ce n’est que par convention que, sous nos latitudes, la lune est une fille et le soleil un garçon.

Si la perspective d’un langage épicène dérange malgré tout, c’est donc qu’elle réveille des peurs plus irrationnelles que le « trafic » de la langue : celle de perdre le confort du familier sans doute (cf. l’impopularité de la nouvelle orthographe), mais surtout celle, récurrente dans tous les débats relatifs aux rapports de sexe, de voir confondues égalité et indifférenciation. Que l’on se rassure : la langue n’est pas un simple registre d’étiquettes ; c’est à des univers de croyance qu’elle donne vie. Toucher à la sexuation des mots ne revient donc pas à bouleverser la sexuation du monde, mais juste à permettre à la langue de faire exister les aménagements contemporains de nos imaginaires de genre. Voire d’inventer ceux de demain...